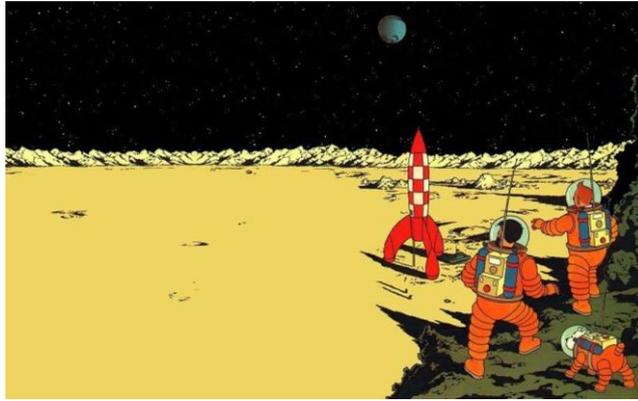


Corpus

TEXTE 1 : J. VERNE, *De la terre à la Lune, Trajet direct en 97 heures 20 minutes*, chapitre 2, 1865 ;

TEXTE 2 : E. A. POE, « Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall », in *Histoires extraordinaires*, 1835 ;

TEXTE 4 : A. C. CLARKE, *2001 l'Odyssée de l'Espace*, 1968.



TEXTE 1

La scène se passe dans les salons du Gun-Club, une association américaine qui se consacre au « perfectionnement des armes de guerre ». Depuis la fin de la guerre de Sécession, ses membres sont en proie à un « désœuvrement profond », jusqu'à ce que son président, Barbicane, convoque une séance extraordinaire.

Un frémissement courut dans l'assemblée. Barbicane, ayant d'un geste rapide assuré son chapeau sur sa tête, continua son discours d'une voix calme :

« Il n'est aucun de vous, braves collègues, qui n'ait vu la Lune, ou tout au moins, qui n'en ait entendu parler. Ne vous étonnez pas si je viens vous entretenir ici de l'astre des nuits. Il nous est peut-être réservé d'être les *Colombs* de ce monde inconnu. Comprenez-moi, secondez-moi de tout votre pouvoir, je vous mènerai à sa conquête, et son nom se joindra à ceux des trente-six États qui forment ce grand pays de l'Union !

— Hurrah pour la Lune ! s'écria le Gun-Club d'une seule voix.

— On a beaucoup étudié la Lune, reprit Barbicane ; sa masse, sa densité, son poids, son volume, sa constitution, ses mouvements, sa distance, son rôle dans le monde solaire, sont parfaitement déterminés ; on a dressé des cartes sélénographiques¹ avec une perfection qui égale, si même elle ne surpasse pas, celle des cartes terrestres ; la photographie a donné de notre satellite des épreuves d'une incomparable beauté². En un mot, on sait de la Lune tout ce que les sciences mathématiques, l'astronomie, la géologie, l'optique peuvent en apprendre ; mais jusqu'ici il n'a jamais été établi de communication directe avec elle. »

Un violent mouvement d'intérêt et de surprise accueillit cette phrase de l'orateur.

« Permettez-moi, reprit-il, de vous rappeler en quelques mots comment certains esprits ardents, embarqués pour des voyages imaginaires, prétendirent avoir pénétré les secrets de notre satellite. Au dix-septième siècle, un certain David Fabricius se vanta d'avoir vu de ses yeux des habitants de la Lune. En 1649, un Français, Jean Baudoin, publia *le Voyage fait au monde de la Lune par Dominique Gonzalès, aventurier espagnol*. À la même époque, Cyrano de Bergerac fit paraître cette expédition célèbre qui eut tant de succès en France³. Plus tard, un autre Français, — ces gens-là s'occupent beaucoup de la Lune, — le nommé Fontenelle, écrivit *la Pluralité des Mondes*, un chef-d'œuvre en son temps⁴ ; mais la science, en marchant, écrase même les chefs-d'œuvre ! Vers 1835, un opuscule traduit du *New-York American* raconta que Sir John Herschel, envoyé au cap de Bonne-Espérance pour y faire des études astronomiques, avait, au moyen d'un télescope perfectionné par un éclairage intérieur, ramené la Lune à une distance de quatre-vingts yards⁵. Alors il aurait aperçu distinctement des cavernes dans lesquelles vivaient des hippopotames, de vertes montagnes frangées de dentelles d'or, des moutons aux cornes d'ivoire, des chevreuils blancs, des habitants avec des ailes membraneuses comme celles

de la chauve-souris. Cette brochure, œuvre d'un Américain nommé Locke⁶, eut un très-grand succès. Mais bientôt on reconnut que c'était une mystification scientifique, et les Français furent les premiers à en rire.

— Rire d'un Américain ! s'écria J.-T. Maston, mais voilà un *casus belli*⁷ !...

— Rassurez-vous, mon digne ami. Les Français, avant d'en rire, avaient été parfaitement dupes de notre compatriote. Pour terminer ce rapide historique, j'ajouterai qu'un certain Hans Pfaal de Rotterdam, s'élançant dans un ballon rempli d'un gaz tiré de l'azote, et trente-sept fois plus léger que l'hydrogène, atteignit la Lune après dix-neuf jours de traversée. Ce voyage, comme les tentatives précédentes, était simplement imaginaire, mais ce fut l'œuvre d'un écrivain populaire en Amérique, d'un génie étrange et contemplatif. J'ai nommé Poe !

— Hurrah pour Edgar Poe ! s'écria l'assemblée, électrisée par les paroles de son président.

— J'en ai fini, reprit Barbicane, avec ces tentatives que j'appellerai purement littéraires, et parfaitement insuffisantes pour établir des relations sérieuses avec l'astre des nuits. Cependant, je dois ajouter que quelques esprits pratiques essayèrent de se mettre en communication sérieuse avec lui. Ainsi, il y a quelques années, un géomètre allemand proposa d'envoyer une commission de savants dans les steppes de la Sibérie. Là, sur de vastes plaines, on devait établir d'immenses figures géométriques, dessinées au moyen de réflecteurs lumineux, entre autres le carré de l'hypoténuse, vulgairement appelé le « Pont aux ânes » par les Français⁸. « Tout être intelligent, disait le géomètre, doit comprendre la destination scientifique de cette figure. Les Sélénites⁹, s'ils existent, répondront par une figure semblable, et la communication une fois établie, il sera facile de créer un alphabet qui permettra de s'entretenir avec les habitants de la Lune. » Ainsi parlait le géomètre allemand, mais son projet ne fut pas mis à exécution, et jusqu'ici aucun lien direct n'a existé entre la Terre et son satellite. Mais il est réservé au génie pratique des Américains de se mettre en rapport avec le monde sidéral. Le moyen d'y parvenir est simple, facile, certain, immanquable, et il va faire l'objet de ma proposition. »

Un brouhaha, une tempête d'exclamations accueillit ces paroles. Il n'était pas un seul des assistants qui ne fût dominé, entraîné, enlevé par les paroles de l'orateur.

« Écoutez ! écoutez ! Silence donc ! » s'écria-t-on de toutes parts.

Lorsque l'agitation fut calmée, Barbicane reprit d'une voix plus grave son discours interrompu :

« Vous savez, dit-il, quels progrès la balistique¹⁰ a faits depuis quelques années et à quel degré de perfection les armes à feu seraient parvenues, si la guerre eût continué. Vous n'ignorez pas non plus que, d'une façon générale, la force de résistance des canons et la puissance expansive de la poudre sont illimitées. Eh bien ! partant de ce principe, je me suis demandé si, au moyen d'un appareil suffisant, établi dans des conditions de résistance déterminées, il ne serait pas possible d'envoyer un boulet dans la Lune ! »

À ces paroles, un « oh ! » de stupéfaction s'échappa de mille poitrines haletantes ; puis il se fit un moment de silence, semblable à ce calme profond qui précède les coups de tonnerre. Et, en effet, le tonnerre éclata, mais un tonnerre d'applaudissements, de cris, de clameurs, qui fit trembler la salle des séances. Le président voulait parler ; il ne le pouvait pas. Ce ne fut qu'au bout de dix minutes qu'il parvint à se faire entendre.

« Laissez-moi achever, reprit-il froidement. J'ai pris la question sous toutes ses faces, je l'ai abordée résolument, et de mes calculs indiscutables il résulte que tout projectile doué d'une vitesse initiale de douze mille yards¹¹ par seconde, et dirigé vers la Lune, arrivera nécessairement jusqu'à elle. J'ai donc l'honneur de vous proposer, mes braves collègues, de tenter cette petite expérience ! »

1. De *σελήνη* (*seléné*), mot grec qui signifie Lune (toutes les notes en italique sont de Jules Verne). 2. Voir les magnifiques clichés de la Lune, obtenus par M. Waren de la Rue. 3. Savinien de Cyrano, dit de Bergerac, avant de devenir au XIX^e siècle un des plus célèbres personnages du répertoire dramatique français, est un écrivain libertin considéré comme un précurseur de la science-fiction avec ses romans *Histoire comique des États et Empires de la Lune* (1657) et *Histoire comique des États et Empires du Soleil*. 4. Publié en 1686 : voir le texte C. 5. Le yard vaut un peu moins que le mètre, soit 0,91 m. 6. Cette brochure fut publiée en France par le républicain Laviron, qui fut tué au siège de Rome en 1819. 7. Acte ou situation de nature à justifier une déclaration de guerre. 8. Plaisanterie scolaire de l'époque, sur le théorème de Pythagore et les « ânes » qui ne parviennent jamais à l'assimiler. 9. Habitants de la Lune. 10. Science du mouvement des projectiles, donc des armes à feu. 11. Environ 11000 mètres.

TEXTE 2

Cette longue nouvelle raconte comment Hans Pfaall, un marchand de soufflets perclus de dettes, renonce à se suicider et entreprend, puisqu'il n'a plus rien à perdre, une expédition vers la lune au moyen d'un ballon dirigeable spécialement conçu pour cela.

16 avril. — Aujourd'hui, en regardant au-dessous de moi, aussi bien que je pouvais, par chacune des deux fenêtres latérales alternativement, j'aperçus, à ma grande satisfaction, une très-petite portion du disque lunaire qui s'avavançait, pour ainsi dire de tous les côtés, au delà de la vaste circonférence de mon ballon. Mon agitation devint extrême, car maintenant je ne doutais guère que je n'atteignisse bientôt le but de mon périlleux voyage.

En vérité, le labeur qu'exigeait alors le condensateur¹ s'était accru jusqu'à devenir obsédant, et ne laissait presque pas de répit à mes efforts. De sommeil, il n'en était, pour ainsi dire, plus question. Je devenais réellement malade, et tout mon être tremblait d'épuisement. La nature humaine ne pouvait pas supporter plus longtemps une pareille intensité dans la souffrance. Durant l'intervalle des ténèbres, bien court maintenant, une pierre météorique passa de nouveau dans mon voisinage, et la fréquence de ces phénomènes commença à me donner de fortes inquiétudes.

17 avril. — Cette matinée a fait époque dans mon voyage. On se rappellera que, le 13, la terre sous-tendait relativement à moi un angle de 25 degrés. Le 14, cet angle avait fortement diminué ; le 15, j'observai une diminution encore plus rapide ; et, le 16, avant de me coucher, j'avais estimé que l'angle n'était plus que de 7 degrés et 15 minutes. Qu'on se figure donc quelle dut être ma stupéfaction, quand, en m'éveillant ce matin, 17, et sortant d'un sommeil court et troublé, je m'aperçus que la surface planétaire placée au-dessous de moi avait si inopinément et si effroyablement *augmenté* de volume que son diamètre apparent sous-tendait un angle qui ne mesurait pas moins de 39 degrés ! J'étais foudroyé ! Aucune parole ne peut donner une idée exacte de l'horreur extrême, absolue, et de la stupeur dont je fus saisi, possédé, écrasé. Mes genoux vacillèrent sous moi, — mes dents claquèrent, — mon poil se dressa sur ma tête. — Le ballon a donc fait explosion ? — Telles furent les premières idées qui se précipitèrent tumultueusement dans mon esprit. Positivement, le ballon a crevé ! — Je tombe, — je tombe avec la plus impétueuse, la plus incomparable vitesse ! À en juger par l'immense espace déjà si rapidement parcouru, je dois rencontrer la surface de la terre dans dix minutes au plus ; — dans dix minutes, je serai précipité, anéanti !

Mais, à la longue, la réflexion vint à mon secours. Je fis une pause, je méditai ; et je commençai à douter. La chose était impossible. Je ne pouvais en aucune façon être descendu aussi rapidement. En outre, bien que je me rapprochasse évidemment de la surface située au-dessous de moi, ma vitesse réelle n'était nullement en rapport avec l'épouvantable vitesse que j'avais d'abord imaginée.

Cette considération calma efficacement la perturbation de mes idées, et je réussis finalement à envisager le phénomène sous son vrai point de vue. Il fallait que ma stupéfaction m'eût privé de l'exercice de mes sens pour que je n'eusse pas vu quelle immense différence il y avait entre l'aspect de cette surface placée au-dessous de moi et celui de ma planète natale. Cette dernière était donc au-dessus de ma tête et complètement cachée par le ballon, tandis que la lune, — la lune elle-même dans toute sa gloire, — s'étendait au-dessous de moi ; — je l'avais sous mes pieds !

L'étonnement et la stupeur produits dans mon esprit par cet extraordinaire changement dans la situation des choses étaient peut-être, après tout, ce qu'il y avait de plus étonnant et de moins explicable dans mon aventure. Car ce *bouleversement*, en lui-même, était non-seulement naturel et inévitable, mais depuis longtemps même je l'avais positivement prévu comme une circonstance toute simple, comme une conséquence qui devait se produire quand j'arriverais au point exact de mon parcours où l'attraction de la planète serait remplacée par l'attraction du satellite, — ou, en termes plus précis, quand la gravitation du ballon vers la terre serait moins puissante que sa gravitation vers la lune.

Il est vrai que je sortais d'un profond sommeil, que tous mes sens étaient encore brouillés, quand je me trouvai soudainement en face d'un phénomène des plus surprenants, — d'un phénomène que j'attendais, mais que je n'attendais pas en ce moment.

La révolution elle-même devait avoir eu lieu naturellement, de la façon la plus douce et la plus graduée, et il n'est pas le moins du monde certain que, lors même que j'eusse été éveillé au moment où elle s'opéra, j'eusse eu la conscience du sens dessus dessous, — que j'eusse perçu un symptôme *intérieur* quelconque de l'inversion, — c'est-à-dire une incommodité, un dérangement quelconque, soit dans ma personne, soit dans mon appareil.

Il est presque inutile de dire qu'en revenant au sentiment juste de ma situation, et émergeant de la terreur qui avait absorbé toutes les facultés de mon âme, mon attention s'appliqua d'abord uniquement à la contemplation de l'aspect général de la lune. Elle se développait au-dessous de moi comme une carte, — et, quoique je jugeasse qu'elle était encore à une distance assez considérable, les aspérités de sa surface se dessinaient à mes yeux avec une netteté très-singulière dont je ne pouvais absolument pas me rendre compte. L'absence complète d'océan, de mer, et même de tout lac et de toute rivière, me frappa, au premier coup d'œil, comme le signe le plus extraordinaire de sa condition géologique.

E. A. POE, « Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall », *Histoires extraordinaires*, 1835.

1. Appareil qui permet au personnage de respirer malgré la raréfaction de l'air. 2. Au sens de tour complet. Ici, il s'agit plutôt d'un demi-tour.

TEXTE 3

Comme son regard s'accoutumait à la faible clarté extérieure, Floyd vit que le paysage plongé dans la nuit n'était pas complètement obscur. Il était habité d'une fantomatique clarté qui révélait nettement les pics, les vallées et les plaines. La Terre géante flottait dans le ciel.

Sur le panneau de contrôle, des lueurs scintillaient au-dessus des écrans radar, des chiffres naissaient sur les voyants des ordinateurs au fur et à mesure que se rapprochait le sol. Celui-ci était encore à plus de mille milles lorsque les fusées amorcèrent le freinage. Durant des siècles, la Lune parut emplir le ciel tandis que le soleil glissait sous l'horizon, jusqu'à ce qu'un seul et immense cratère occupe le champ de vision. La navette descendait vers les pics qui se dressaient au centre et Floyd vit soudain que l'un d'eux clignotait sur un rythme régulier. Sur Terre, cela aurait pu être une balise d'aéroport et il contempla cette lueur la gorge serrée. C'était la preuve indéniable que les hommes étaient installés sur la Lune.

Le cratère grandissait encore et ses parois s'enfonçaient à l'horizon. Les petits cratères qui marquaient le fond prenaient leurs véritables dimensions. Certains avaient des milles de large et ils auraient pu contenir des villes entières. Sous contrôle automatique, le vaisseau glissait dans l'espace étoilé vers le paysage nu qui brillait doucement sous la Terre. Une voix se fit soudain entendre par-dessus le sifflement des fusées et les échos électroniques :

— Contrôle de Clavius à Vol Spécial 14. O.K. pour l'approche. Veuillez procéder à vérification manuelle du verrouillage, de la pression hydraulique et du gonflement des amortisseurs.

Le pilote appuya sur diverses touches lumineuses et des voyants verts s'illuminèrent.

— Verrouillage, pression hydraulique et amortisseurs O.K.

— Bien reçu, dit la Lune.

La descente se poursuivit en silence. Pourtant, une vive conversation continuait à se dérouler, mais elle était entretenue par les machines qui se transmettaient des trains d'impulsions à des vitesses que leurs constructeurs n'auraient pu atteindre.

Déjà, plusieurs pics se dressaient au-dessus de l'astronef. Le sol n'était plus qu'à quelques centaines de mètres et la balise était devenue une brillante étoile qui dominait les bâtiments bas et les véhicules aux silhouettes baroques. Au dernier stade, les fusées parurent moduler quelque mystérieuse chanson, s'interrompant parfois afin de corriger leur poussée. Brusquement, un nuage de poussière s'éleva et masqua toute chose. Les fusées crachèrent une dernière fois et l'engin oscilla légèrement, comme un canot pris dans les lames. Il fallut quelques secondes à Floyd pour comprendre que le silence était revenu en même temps qu'une faible pesanteur. Sans le moindre incident, en quelques heures, il avait fait l'extraordinaire voyage dont les hommes avaient rêvé pendant deux mille ans. Il venait de se poser sur la Lune.

A. C. CLARKE, 2001 *l'Odysée de l'Espace*, 1968.